



LES DESTINS CROISÉS DE

L'ANGE & LA

GENÈSE

Nov. 83



Didier Bur

Double événement pour les amis de la famille Genesis : la longue tournée française de Peter Gabriel et la sortie du nouvel album (sans titre) du trio Collins-Banks-Rutherford.

Double interview donc pour célébrer la chose : la première avec Gabriel dans les bureaux londoniens de Charisma (qui vient de se faire racheter par Virgin), la seconde dans la « Farm » paisible et cossue où Genesis enregistre ses albums depuis déjà quelque temps, en toute sérénité, à l'abri des remous londoniens.

PETER GABRIEL, L'INTELLIGENCE

Aimer Peter Gabriel, ce n'est pas seulement aimer une chanson ou un album, c'est aimer un personnage, un discours et une méthode : une manière bien rare de combiner avec bonheur réserve et la passion, le cœur et l'intellect, le succès commercial et l'expérimentation. L'ancien chanteur de Genesis a su garder ses fans de première heure tout en se faisant respecter par le new-wave, sans jouer les opportunistes recyclés.

Gabriel revient donc pour une tournée française. Que ceux qui l'ont vu au Palais des Sports cet été ne s'attendent pas à de grandes surprises : mêmes musiciens, mêmes décors et mêmes moments à quelques exceptions près. « Il y aura d

compositions que je n'ai jamais joué sur scène et quelques nouveaux arrangements sur certains morceaux», dit-il. Pour qui connaît bien les albums de Gabriel les arrangements sont un point crucial: comment reproduire sur scène les bidouillages de bandes et d'ordinateurs dont il se repaît en studio? «Aucun problème» répond-il, «mes musiciens sont assez bons pour reproduire certaines subtilités avec leurs instruments. Quand ce n'est pas possible, on change complètement les arrangements, ce qui ne me dérange absolument pas. Je refuse en tout cas d'utiliser des bandes sur scène.»

LA TIMIDITE GUERIE PAR LE MASQUE

Un aspect caractéristique et permanent dans la carrière scénique de Gabriel: son maquillage. «C'est parce que j'appartiens au fan-club de Kiss», explique-t-il en riant. Plaisanterie qui fera mieux passer le sérieux des propos qui suivent: «Dans notre culture, le masque sert habituellement à se cacher, mais dans d'autres cultures il sert à s'exprimer. En Afrique ou en Indonésie par exemple, on affirme sa personnalité en se peignant un masque sur le visage et je me suis inspiré de cette démarche pour présenter une facette de moi dans laquelle je me sens à l'aise. J'ai assisté récemment à une exposition de masques du monde entier et c'était étonnant de voir les enfants arriver timides, inhibés et nerveux et se transformer complètement dès qu'ils portaient un masque...»

La timidité est, de toute évidence, un problème qui concerne Gabriel au plus haut point, lui si réservé, si mal à l'aise en privé et dont la personnalité se retourne à l'extrême dès qu'il arpente une scène. «Je crois qu'on peut parler de thérapie: tous les performers sont des gens qui réclament l'attention des autres. Je crois que les gens qui ont vraiment besoin du succès pour être équilibrés l'obtiennent de toute façon même s'ils ne sont pas très talentueux au départ. C'est un peu comme ces enfants sauvages qui développent certaines facultés non-humaines: la nécessité peut être à l'origine d'une évolution. Je souscris complètement aux théories de Lamarck et Darwin.»

POLICE, U2 ET LA PRESSE ANGLAISE

Parlons de Jung tant que nous y sommes: Gabriel en est un lecteur assidu. Que pense-t-il de l'utilisation que fait Sting de son principe de «synchronicité»? «J'ai lu le livre de Jung qui parle de ce principe, mais je ne me suis pas assez penché sur les chansons de Sting pour en parler sérieusement. J'ai écouté énormément le dernier album de Police et je dois avouer que c'est avant tout la musique qui m'accroche, en particulier «Every breath you take» qui est une chanson écrite et produite comme savaient le faire les Beatles et qui restera probablement un grand classique. J'ai plus de respect pour Sting à cause de ça que pour ses références à Jung.»

Quel groupe, Police mis à part, impressionne le plus Gabriel en ce moment? «U2: je les ai vraiment découverts en jouant en Belgique avec eux. La presse anglaise les traite de hippies, probablement parce qu'ils sont chrétiens et que ça n'est pas très dans le coup. Je suis content qu'ils aient pu percer malgré les mauvaises critiques, c'est la preuve que le public peut décider.»

La presse anglaise: sujet de prédilection de la plupart des artistes. Elle n'a pas épargné Gabriel sur sa dernière tournée: «On m'a traité de prince Charles du rock entre autre. Ce sont des choses qui me blessent, mais ne peuvent pas me détruire, parce que je suis dans le business depuis longtemps. Mais certains journalistes ne se rendent pas compte qu'ils peuvent anéantir un groupe en quelques lignes. le phénomène le plus courant dans la presse est de porter aux nues un premier



« Dans notre culture, le masque sert habituellement à se cacher, mais dans d'autres cultures il sert à s'exprimer »

album et de massacrer le deuxième: je n'ai jamais compris comment un groupe pouvait perdre son talent en si peu de temps... »

TROIS ALBUMS EN PROJET

Entre ses tournées anglaises, européennes et américaines Gabriel a eu peu de temps pour se consacrer à l'écriture et à son studio de Bath. Peut-on quand même espérer un album pour bientôt? «On peut même en espérer trois. Des projets qui me tiennent à cœur et dont je ne sais pas encore par lequel commencer: un album complètement nouveau écrit à partir d'idées visuelles, un album avec une vingtaine de chansons déjà commencées en studio mais que j'ai besoin de terminer et, enfin, un album de reprises de morceaux des sixties qui ont marqué mon adolescence. Ce dernier projet me plaît parce que je n'aurai pas la responsabilité de l'écriture et que je pourrai me consacrer complètement au chant.» Et qu'en est-il des morceaux déjà commencés? «Ils sont tout à fait dans le style de mon album précédent, ce qui me motive un peu moins. La seule différence est que j'y développe de plus en plus mon travail avec les ordinateurs et les percussions électroniques.»

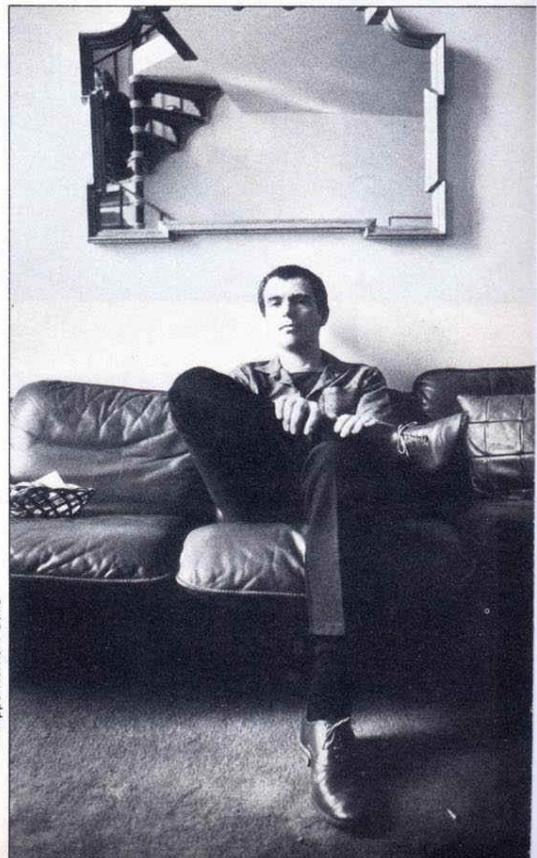
Question bateau mais jamais totalement dénuée d'intérêt: se lancer à corps perdu dans les ordinateurs et l'électronique, n'est-ce pas faire un pas de plus vers la déshumanisation de la musique? «Je vais peut-être justement faire un morceau complètement acoustique sur cet album mais le reste sera très électronique. Il faut dépasser cette idée que l'ordinateur est froid et inhumain. Les machines sont de plus en plus subtiles et perfectionnées et peuvent parfaitement fournir un reflet de ce que l'on est quand on sait les utiliser. dans dix ans, je me demande bien qui aura encore peur d'un ordinateur.»

« LE CLIP EST AU FILM CE QUE LE 45 T EST A L'ALBUM »

Un homme d'avant-garde, ce Gabriel. L'un des premiers également à avoir pris le vidéo-clip au sérieux. «Les musiciens devraient en comprendre l'importance. Ils passent des semaines en studio pour enregistrer, alors qu'ils prennent à peine cinq minutes pour discuter des vidéos. Ils ne

voient pas que l'impact de l'image est devenu aussi important que celui du son.» Chacun se rappelle de «Shock the Monkey», probablement l'un des clips de rock les plus intelligents et les moins gratuits. Gabriel vient de co-réaliser celui de «Don't remember», plus onirique et sensuel que le précédent. «Les américains le trouvent choquant», dit-il presque dépité. Les cinéphiles y détermineront une influence fellinienne évidente: «C'est vrai que j'ai toujours aimé Fellini, mais ce qui rappelle probablement Fellini dans ce clip vient des acteurs nus et peints en blanc que j'ai utilisés. ils viennent d'un show basé sur le travail d'un sculpteur qui s'appelle Malcolm Pointer. Les gens du rock croient qu'ils peuvent tout faire parce qu'ils ont du succès, mais ce n'est pas mon

« On m'a traité de Prince Charles du rock »



Philippe Hamon/Stillis

avis. J'essaie de faire intervenir des gens compétents dont le travail m'intéresse quand je maîtrise mal une discipline. »

N'empêche que Gabriel louche depuis longtemps du côté de l'image et s'intéresse à la réalisation. Le cinéma le tente-t-il donc ? « En tant qu'acteur non : on m'a proposé des rôles sans intérêt et je ne me sens pas très doué de toute façon. En tant que réalisateur c'est avant tout la vidéo qui m'intéresse : j'aimerais faire des clips très courts qui seraient aux films ce que sont les singles aux albums. »

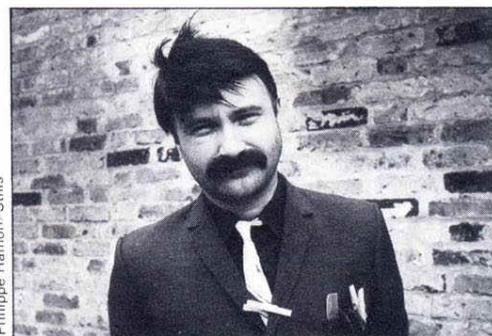
Autre dada de Gabriel : le WOMAD. Une organisation pan-culturelle qui s'occupe de promouvoir les musiques de différents pays et continents et monte chaque année un festival. Le premier, il y a deux ans, s'est soldé par une catastrophe financière, heureusement rattrapée



« Les gens qui achètent Genesis achètent aussi Police ou Ultravox »



Didier Burtex



Tournage de la nouvelle vidéo de Genesis — « On a dépensé beaucoup plus de temps et d'argent que d'habitude pour cette vidéo »

par un bénéfice concert de Genesis avec lui. « Musicalement, c'était un peu juste, mais il y avait la chaleur de certaines réunions de famille. On était contents de jouer ensemble, mais je ne crois pas qu'on aurait fait ce concert dans d'autres conditions. » Cette année le WOMAD a organisé un autre festival près de Londres : plus modeste, mais plus rentable aussi. S'il trouve le temps l'année prochaine Gabriel présidera à la mise au point d'une réunion sans précédent : des groupes chinois, africains, indiens et indonésiens sont déjà contactés, reste à dealer avec les aborigènes d'Australie. « Je tiens absolument à ce qu'ils soient présents à ce festival », dit-il. Pourquoi pas ? Ça nous changera sûrement de Men at Work.

GENESIS : PHIL COLLINS ET LES AUTRES

Phil Collins parti en tournée avec Robert Plant, c'est donc Tony Banks et Mike Rutherford que j'ai rencontré pour parler du nouvel album de Genesis. Ils sont aimables, affables, volubiles et accessoirement de bons musiciens, mais en leur présence, on se sent comme poussé malgré soi à poser de vilaines questions cyniques. Du genre : pourquoi un album sans titre ? Est-ce pour faire comme Peter Gabriel ?

C'est léger, reconnaissons-le, mais pourquoi s'en priver ? D'autant qu'après un léger froid de quelques dixièmes de secondes, la réponse de Rutherford vient, claire et logique : « On n'a pas réussi à trouver un bon titre, alors pourquoi pas ? » Ce nouvel album, Rutherford le décrit comme « un mélange de toutes les directions que nous avons exploré » et « le premier album où toutes les compositions sont entièrement collectives ». De quoi calmer peut-être les problèmes d'égo qu'on imagine quand on observe la popularité nettement supérieure de Phil Collins.

A ce sujet une autre question s'impose d'ailleurs : n'est-ce pas désagréable de jouer dans un groupe avec quelqu'un qui mène une carrière parallèle si absorbante ? « Pas du tout », répond Tony Banks, « On a nous-mêmes des carrières solo que l'on prend très au sérieux ». Comment lui expliquer que celle de Phil semble un peu plus, disons, développée ? Il a compris ; « Je n'ai pas le même succès que Phil, c'est vrai. Mais je le cherche peut-être moins aussi. Quand j'enregistre un album solo je n'analyse pas et je prends des chansons qui ne sont venues au fur et à mesure et qui ne se ressemblent pas forcément. » Ceux qui ont écouté « The Fugitive », son reggae, ses pop-songs sauce Beatles et ses instrumentaux jazz-rock comprendront de quoi il veut parler.

Soyons honnêtes quand même : dans leurs albums solos respectifs Banks et Rutherford s'avèrent être des chanteurs plus que potables. Pourquoi ne pas chanter au sein de Genesis ? « Ça viendra peut-être naturellement un jour », répond Rutherford, « il faudrait que l'un de nous deux sente mieux une chanson que Phil. Il n'y a aucun conflit de personnalité en tout cas : Phil est le premier à vouloir nous voir chanter. Il est tellement souvent sur le devant de la scène qu'il aimerait bien être en retrait de temps en temps. »

UNE CARRIÈRE HABILLEMENT GÉRÉE

On a parlé de Gabriel et de son sens de l'évolution qui lui a permis de rester sur les rails depuis dix ans. D'une manière différente, Genesis a bien réussi la transition également, passant d'une concept-music assez pompeuse et très seventies à une pop-music plus futile mais toujours raffinée. Comment expliquent-ils que l'un des groupes-symboles de la baba-coolerie ait réussi à passer le cap ? « On n'a jamais essayé d'être à la mode », répond Tony Banks, « On a suivi notre inspiration sans nous préoccuper de ce que faisaient les autres. » Comment expliquer que cette inspiration aille justement dans le sens du vent ? « A chaque fois qu'on fait un nouvel album c'est un compromis entre le précédent et des idées nouvelles qui viennent de nous ou de ce qu'on entend ailleurs. Au fur et à mesure, ça ne se remarque pas mais avec plusieurs albums d'écart on a forcément l'impression qu'il y a eu de gros changements, ce qui n'est pas le cas. » Non, les musiciens de Genesis ne sont pas des beaux du rock. Ils sont d'ailleurs prêts à tout pour nous le montrer : « En 77 je trouvais les Sex Pistols très excitants », affirme Tony Banks, « j'aimais bien les Boomtown Rats aussi, ils me rappelaient les Kinks ». On essaie de leur dire qu'ils étaient pourtant à l'époque, tout ce que les punks haïssaient, ils sont inébranlables : « C'est la presse qui crée des barrières entre les musiciens », répond Rutherford, « les gens qui achètent Genesis achètent aussi Police ou Ultravox ».

Genesis s'est lancé à son tour, cette fois-ci dans le vidéo-clip : fini les vidéos tristounettes et bâclées, celle de « Mama » est une véritable mise en scène, avec des recherches esthétiques : « On a dépensé beaucoup plus de temps et d'argent que d'habitude pour cette vidéo » dit Rutherford. Genesis tient donc à soigner son image... les deux musiciens semblent d'ailleurs ravis à ce propos que Charisma soit racheté par Virgin Angleterre, la compagnie des « jeunes ». « Quand on va chez Virgin il faut enjamber des cartons et dire bonjour à tout le monde », s'exclame Rutherford, « ça n'a rien à voir avec la froideur des gros trusts. C'est stimulant de se trouver dans ce genre d'atmosphère. » Après ça, il n'y avait plus qu'à remballer les cartes vermeil établies à leur nom, en espérant pourvoir les leur refourguer une prochaine fois.

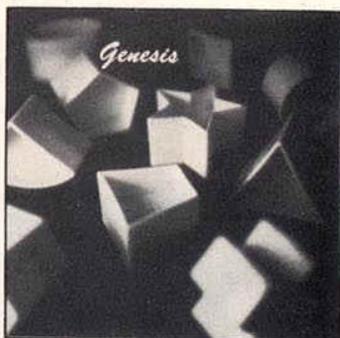
Jean-Michel DUPONT

DISC



Dieder Bunez

COLLINS & Cie



GENESIS
GENESIS
Vertigo/Phonogram
★★★

La carrière de Genesis est vierge d'accidents, ou de faux pas. Elle a toujours été caractérisée par une perpétuelle recherche et une démarche intelligente. Il n'y a pas deux disques du groupe qui se ressemblent et celui-ci est également unique. Il porte dans son intégralité la triple griffe Banks-Collins-Ru-

theford : malgré les escapades solitaires (et parfois marquées, dans le cas de Collins, de très gros succès répétés), le groupe est plus que jamais soudé sous son nom, qui donne du reste le titre à cet album.

Il n'y a vraiment ici rien à jeter. Les qualités du trio sont connues. Mélodies et trouvailles rythmiques sont là, dans un très logique développement de la formule « Abacab ». Ballades superbes et envolées instrumentales s'enchaînent avec une grande cohérence.

Les surprises ne viennent pas de là. La première, qui ouvre ce disque, se nomme « Mama » : rythmique très marquée sur fond de bizarreries sonores, et un Collins qui chante décidément de mieux en mieux. De facture très « Collins-solo », ce morceau a fait l'objet du simple, mais ne sera pas forcément un tube. Les autres surprises s'appellent « Illegal Alien » (frais et enlevé) et « Just a job to do » (le « funky de service »). Tout est donc normal au creux de ces sillons et ce nouveau cru vient donc cimenter la légende et peaufiner le mythe.

François PLASSAT